

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 10 (1877)

Artikel: L'antechrist de M. Renan
Autor: Gindraux, J.
Kapitel: II
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ser. Mais ces extrémités auxquelles il semble vouloir demander un refuge contre ses conclusions ne le retiennent pas longtemps, et il déclare que si l'apôtre Jean a écrit quelque chose c'est bien l'Apocalypse ! Gardons cette affirmation car elle paraît la bonne.

Il faut toujours se souvenir de ces retours d'opinion fréquents chez M. Renan, et dont il vient de donner un exemple si frappant par ses *Evangelies*, quand on résume ses discussions critiques, si l'on ne veut pas être injuste envers lui. Il est exigeant en matière de preuves et ne voudrait se prononcer que sur des arguments rigoureux ; puis il est profondément sceptique, et dès lors habile à trouver des côtés faibles aux meilleurs arguments. Un tel esprit porté dans une science telle que la critique sacrée, où la position de l'âme vis-à-vis de la religion détermine souvent les opinions, forme un contraste excessif avec les affirmations hardies que nous avons souvent entendues se donner dans ce domaine pour d'incontestables conclusions. Après l'avoir loué de sa modération, nous le blâmerons donc aussi avec M. Réville de sa timidité. Ce ne sera pas de sa timidité scientifique, nous ne saurions trop la louer, mais de sa timidité d'artiste et de philosophe. Il résulte de ton qu'il emploie dans ses introductions critiques que les assises de ses histoires sont en l'air ; ses récits ressemblent aux palais que les génies de la fable bâtissent dans les nuages, ils sont merveilleux comme ces créations dorées que chaque couchant voit s'élever en échafaudages splendides sur l'horizon. On ne se lasse pas d'admirer, mais on n'y va pas loger, car ils ne vous porteraient pas.

II

Et maintenant entrons dans l'histoire. Il dépend de nous d'oublier le sous-sol si mouvant qui la porte et de nous figurer que nous marchons sur un terrain parfaitement ferme.

L'auteur commence pour renouer le récit de la vie du Paul au point où il a été laissé en l'an 61. La fin de la vie de l'apôtre

des gentils, qui coïncide à peu près avec celle de Pierre et de Jacques, nous fait assister à ce mouvement des esprits d'où naîtra le mythe de l'Antechrist. En même temps l'Antechrist nous conduira à étudier d'un peu près la figure de saint Jean qui a donné un nom et un symbole à la réaction antichrétienne. C'est le propre de l'histoire apostolique de se résumer tour à tour dans quelqu'un des grands apôtres ; elle met successivement en lumière Pierre, Paul et Jean. M. Renan a la sagesse de suivre cette division donnée par la nature des choses, ses *Apôtres* nous montrent surtout Pierre, son *Saint Paul* n'a pas besoin d'être caractérisé, et l'*Antechrist* nous montre Jean. Mais Jean qui est le personnage principal de ce livre n'y apparaît pas tout de suite. Il est annoncé par une série d'événements qui amènent le départ de ce monde de ses collègues et le laisseront seul, contraint de monter à leur place et de se revêtir de leur influence. On pourrait appeler cette période la préparation de la crise. Elle mérite de nous arrêter tout d'abord.

Le centurion Julius avait remis ses prisonniers au préfet du prétoire, qui était alors le noble Burrhus. Peut-être fût-ce à l'influence de cet homme juste et vertueux, avec qui du reste il n'eut aucun rapport direct, que l'apôtre Paul dut de se voir traiter avec humanité. Il eut la permission de vivre à ses frais, dans l'enceinte des *castra pretoriana* probablement, où tous le venaient voir librement. Dans cet état, il attendit deux ans entiers l'appel de sa cause, et profita de la liberté qui lui était laissée pour annoncer l'évangile aux juifs ou aux païens, que des invitations de sa part ou la curiosité avait amenés dans sa cellule.

Son apostolat parmi les gentils fut surtout couronné de succès. La secte nouvelle eut des adeptes jusque dans la maison de Néron. Quelques vagues indices feraient croire qu'il eut des relations avec des membres ou des affranchis de la famille *Annæa*. Peu d'années de la vie de l'apôtre furent sans doute plus heureuses que celles-là. Son pauvre logement était le centre d'une immense activité. De touchantes consolations venaient de temps en temps le trouver au milieu de ses chaînes.

Celles-ci s'étaient transformées en une sorte de petit paradis, parce qu'elles le mettaient à l'abri de la malveillance des juifs. Assurément, nous croyons aux joies de Paul dans son emprisonnement, ses lettres montrent que la promesse de Jésus : « vous serez heureux..... lorsqu'on vous persécutera ¹ » s'était accomplie à certains moments pour lui, mais nous pensons que pour un tempérament tel qu'était celui de Paul la captivité avec son immobilité forcée devaient être parfois ce que sont les barreaux de la cage pour l'aigle. Une des plus grandes joies de Paul à cette époque de sa vie fut l'arrivée de nouvelles de sa chère église de Philippiques. Il lui répondit par une lettre de félicitations sur son état spirituel, remplie aussi d'exhortations pratiques et d'effusions de cœur, mais où l'on sent déjà, nous dit-on, la divinisation de la personne de Jésus. C'est dans le fameux et remarquable passage de Philippiens II, 1-11 : « Il s'est humilié lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort, » etc., que M. Renan signale ce changement qui commence de s'opérer dans les idées de Paul sur Jésus. Nous voulons que le temps ait amené Paul à préciser davantage et à articuler mieux les divers chaînons de sa doctrine. Nous pensons que ces chaînons existaient depuis longtemps en lui, nous ne voyons pas que Jésus se soit entouré avec les années dans la conscience de l'apôtre de toute sorte d'attributs nouveaux qu'il n'eût pas possédés. Le Fils de Dieu apparaît peut-être plus souvent, dans les épîtres de la captivité, revêtu de sa gloire divine, mais il était déjà pour saint Paul et depuis longtemps le Fils de Dieu. Il n'y a qu'à feuilleter les épîtres les plus incontestées de l'apôtre pour se rendre compte que la divinisation de Christ n'est pas chez lui l'effet des années, du mouvement d'amour qui avait rempli son cœur et qui aurait poursuivi sa marche logique avec une lenteur inconsciente sous l'influence de la durée. Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux passages suivants ; 1 Thes. I, 10 ; 1 Cor. X, 4 ; VIII, 6 ; Rom. VIII, 3 ; Gal. IV, 4 ; 2 Cor. VIII, 9. On veut nous montrer que la légende s'est créée à mesure qu'on s'éloignait de la réalité historique, et que les souvenirs pouvaient se déformer. Le malheur est qu'elle existe

¹ Math. V, 11.

au lendemain de l'événement. S'il en faut croire le livre des Actes les premiers discours de Pierre donneraient déjà le titre de Fils de Dieu à Jésus ¹.

Ce nom de Pierre nous fait souvenir que M. Renan a amené l'apôtre qui le porte à Rome à ce moment-là. Selon notre historien, le fils de Jonas, personnalité plus humble que celle de Paul, qui n'avait en elle ni l'étoffe d'un théologien ni celle d'un écrivain, et le sentait, passait sa vie à envier, à imiter et à redouter son audacieux collègue. Probablement fixé à Antioche vers l'an 54, en imitation des séjours qu'y avait faits Paul, Pierre s'était décidé à venir à Rome pour ne point laisser à son rival l'honneur d'avoir été seul entre les personnages apostoliques à visiter la capitale du monde. Nous ne nous prononçons pas sur ce mesquin esprit de contrefaçon que M. Renan prête au prince des apôtres. Il suit ici les *homélies clémentines*, monument du judéo-christianisme écrit non à Rome mais en Asie et probablement vers l'an 150, il adopte l'esprit qu'elles prêtent au prince des apôtres, plutôt que la tradition générale de l'église. Nous aimerions savoir le pourquoi de cette préférence s'il est avéré que la fable remplisse l'écrit ébionite, lorsque celui-ci fait suivre partout Paul de Pierre, et représente le premier sous ce nom de Simon le magicien. Que les protestants aient eu tort de nier tout voyage de Pierre à Rome, cela est fort probable. On peut supposer qu'il y vint, en face de tous les témoignages des Pères du II^e et III^e siècle qui nous l'assurent; on le peut sans lui confier pour cela une autorité générale qui rappelle même de loin celle des papes sur la chrétienté. On peut aussi le supposer, sans l'humilier jusqu'à en faire le plagiaire perpétuel de Paul.

Quelles furent à Rome les relations des deux apôtres? Assez bonnes. M. Renan en trouve la preuve dans la mission dont Marc, le secrétaire de Pierre, est chargé d'après Colossiens IV, 10; puis dans les nombreux emprunts que l'épître attribuée à Pierre fait aux lettres de Paul. On nous engage enfin à nous souvenir que si des divisions qui, selon l'historien, sont plus profondes que celles qui firent jamais la matière d'aucun schisme

¹ Act. III, 13.

ont séparé de leur vivant ces frères ennemis, une pensée supérieure ne cessa de rapprocher ces chefs de parti, en attendant la grande réconciliation que l'église devait leur préparer après leur mort. On s'unissait d'ailleurs par une même ardeur à désirer le martyre et à attendre le retour de Jésus.

Vers le temps où nous sommes se répandit une lettre de Jacques, frère du Seigneur, qui est aussi un indice de l'esprit commun et l'annonce du gros nuage qui allait fondre sur la Judée. Ses exhortations nous montrent qu'il avait dû se produire quelque rivalité au sein de l'église de Jérusalem entre des frères favorisés de la fortune et les pauvres. Ces souffrances particulières de la communauté chrétienne se reliaient à celles de la nation. L'orgueil, la corruption, le luxe étaient arrivés à leur comble, et allaient se donner carrière sous le pontificat d'Hanan. La lettre de Jacques nous fait déjà assister à la curieuse fermentation des révolutions sociales qui allaient ensanglanter Jérusalem. Les pauvres y étaient irrités. De noirs pronostics, amoncelés par la mauvaise administration des hommes qui étaient aux affaires, s'amoncelaient sur l'Orient. Jacques était particulièrement odieux aux sadducéens, parce qu'il s'était constitué le défenseur des pauvres ; il paya de sa vie ses nobles invectives et fut lapidé sur l'ordre d'Hanan pendant une absence d'Agrippa. La mort de ce saint personnage ne fit qu'augmenter l'exaltation générale, en même temps qu'elle portait les chrétiens à se préparer à la souffrance et à fixer leurs pensées sur ce sombre thème.

Cependant Paul subissait en prison les lenteurs d'une administration détraquée par le mauvais exemple du souverain. D'importantes modifications s'étaient encore accomplies dans sa pensée sous l'influence des relations nouvelles qu'il eut dans la capitale du monde. En quelques mois de ces années fécondes, nous dit-on, la théologie marchait plus qu'elle ne le fit ensuite pendant des siècles. La vieillesse d'ailleurs venait pour l'apôtre ; il se faisait mystique, théologien spéculatif, de pratique qu'il était. Son rêve du Christ s'était encore surchargé, ce n'était plus le fils de l'homme apparaissant sur les nuées du ciel, mais un Christ incorporé dans la divinité, et fort analogue

au *Logos* de Jean. La langue elle-même change, elle se charge des termes favoris de l'école johannique. Il est vrai que M. Renan ajoutera, que dans les épîtres les plus incontestablement authentiques de Paul, il y a déjà des traits peu en deçà des exagérations des lettres écrites en prison. Il ne valait donc pas la peine d'insister autant sur cette métamorphose qu'aurait subie l'idée du Christ, en ce temps fécond où l'on allait créer aussi l'image diabolique de l'Antechrist. Quelques relations qu'eut alors l'apôtre avec ses églises d'Asie-Mineure lui fournirent l'occasion d'exposer ses nouvelles idées. C'est ce qu'il a fait dans les lettres aux Colossiens et aux Ephésiens. Il y combat le gnosticisme, les systèmes d'anges ou d'éons qui allaient troubler sérieusement la raison humaine, en opposant à toutes ces folies sa conception du Christ qui est la satisfaction raisonnable qu'il pouvait donner à l'esprit gnostique. L'épître à Philémon qui date de la même époque est, selon M. Renan, un chef-d'œuvre de l'art épistolaire. Je ne m'explique pas toutefois le nom d'illusion, dont M. Renan caractérise le passage de ce billet consacré à annoncer la prochaine délivrance de Paul. Pourquoi dire que le vieil athlète endormait son chagrin par de tels projets, lorsqu'on croit comme M. Renan à une première libération de Paul, qui lui aurait permis d'aborder en Espagne et peut-être en Gaule ? Le grand apôtre, qui avait une certaine expérience de la vie, n'avait-il pu prévoir tout simplement le caractère de sa première sentence ?

Quoi qu'il en soit on conclut de ces lettres que les derniers mois de cette prison, qui avait d'abord donné à l'apôtre un regain de jeunesse, se passèrent dans la tristesse. On va même jusqu'à dire que chaque mot qu'on lui prête sent le mécontentement ; cela à propos du ton solennel et détaché de la seconde épître à Timothée qui annonce un prochain départ de ce monde, mais qui a pu lui être prêtée dans l'hypothèse elle-même de M. Renan beaucoup plus tard. Ah ! que l'historien de Paul aimerait à le voir creuser jusqu'au bout cette veine de tristesse, puis tomber dans ce scepticisme qui sied si bien à la fin d'une carrière ! Quel plaisir n'eût-il pas éprouvé à nous montrer Saul

de Tarse, revenant enfin de tout, reconnaissant qu'il avait usé sa vie pour un rêve, et lisant l'Ecclésiaste, le seul livre charmant qui au dire de M. Renan soit sorti de la main d'un Juif! C'est le trait des grands hommes européens, assure-t-il, d'être pris de dégoût à la fin de leur vie, et de se demander si la cause à laquelle ils se sont dévoués valait tant de sacrifices. Nous savions déjà qu'ils lisent volontiers Horace; si l'on en croit M. Renan ils pourraient presque y joindre l'Ecclésiaste.

Paul comparut-il devant Néron? Cela est presque certain, quelque issue que l'on donne à son procès. Nous avons déjà fait entendre que l'historien français des grands apôtres conclut à l'acquittement de saint Paul. Peu de mois avant son arrestation, saint Paul écrivant aux Romains leur annonçait l'intention d'aller en Espagne. Ecrivant de sa prison au Colossien Philémon¹ et aux Philippiens² il leur annonce aussi son intention d'aller les voir; mais cette seconde déclaration ne peut être mise sur le même pied que la première, à ce que nous affirme l'auteur de l'*Antechrist*. Pourquoi? Parce que l'apôtre en se séparant des pasteurs d'Ephèse leur avait dit autrefois qu'il ne verrait plus leur visage³. Est-ce que la nature du mouvement, qui l'avait poussé à faire cette déclaration, le pressentiment de l'emprisonnement qu'il allait subir, nous contraint d'entendre ces paroles autrement que comme l'indication d'une séparation plus ou moins longue? Non, l'on peut parfaitement voir dans ces mots d'adieu l'annonce d'une captivité indéfinie. Elle l'empêchera de retourner en Asie-Mineure, peut-être à toujours, peut-être en tout cas pour un temps assez étendu: voilà ce que signifient ces mots. C'est dans ce sens restreint que Paul peut et doit avoir dit qu'il ne verrait plus le visage de ces anciens. Il entendait qu'il ne le verrait plus de longtemps. Il est certain d'ailleurs, quelque sens que l'on attache à la déclaration des Actes, que Paul a eu réellement plus tard l'espérance de retourner en Asie-Mineure, puisqu'il l'a exprimée dans ses épîtres. Et nous pouvons nous étonner à bon droit qu'un interprète qui n'admet qu'à demi

¹ Philém. 22. — ² Philip. I, 25-27. — ³ Act. 20, 25.

l'authenticité du discours prêté à saint Paul par l'auteur des Actes, se sente assez lié par ce passage, pour diriger les pas de Paul à sa sortie de prison vers l'Occident seulement, malgré les intentions formellement manifestées par le même apôtre dans des écrits qu'on ne lui conteste pas. Il semble toujours que les renseignements fournis par des documents un peu suspects soient plus solides aux yeux de M. Renan que ceux que nous donnent des pièces dont l'origine n'est pas mise en doute. Il part de cette idée que les auteurs de pièces, selon lui, légendaires ou amplifiées, ont dû pour se faire accepter, s'enquérir rigoureusement des faits biographiques. Et nous, nous supposons que leur fraude pieuse doit diminuer la confiance que nous mettrions en eux sans cela. Le voyage en Espagne est attesté aux yeux de M. Renan, non-seulement par la tradition demeurée un peu vague, mais encore par la haute signification dogmatique que l'apôtre devenu libre devait y attacher. Il s'agissait de pouvoir dire que l'Évangile avait touché le bout du monde. L'apôtre aurait fait ce voyage par mer, mais sans en retirer aucun fruit appréciable. Il n'aurait d'ailleurs pas joui longtemps de sa liberté, le premier acte de la crise qui s'approchait, allait le ressaisir et le jeter violemment au tombeau. Ce relâche n'était que l'accalmie qui précède l'orage.

L'approche de la crise se marque admirablement encore dans la première de Pierre. On y voyait encore se refléter parfaitement l'état de la conscience chrétienne vers la fin du règne du Néron. Les temps suprêmes approchent, la persécution est imminente. L'idéal de la passion, ce touchant tableau de Jésus souffrant sans rien dire, exerçait déjà son influence décisive sur la conscience chrétienne. L'expression de l'agneau de Dieu était formée, et l'on y mêlait l'idée de l'agneau pascal¹. Le langage symbolique qui aura une si grande place dans l'Apocalypse apparaît déjà dans cette lettre. L'église de Rome est désignée par ces mots : « L'élue qui est à Babylone. » On voit que la secte était surveillée de près, qu'une lettre interceptée et comprise pouvait devenir pour elle un

¹ 1 Pier. I, 19; cf. Act. VIII, 32.

danger ; on voit aussi que cette rigueur qui avait d'abord atteint Paul mettait déjà dans la langue cette empreinte mystique qui caractérisera le livre de saint Jean. Les persécutions du monde, le triste spectacle de dissolution que va présenter la société, surtout la société romaine que les apôtres ont vue, les ébranlements redoutables que toutes les puissances, religieuses et politiques, subiront à la fois, achèveront de mettre en travail l'imagination chrétienne, et la feront accoucher de cette œuvre grandiose, où la plainte se mêle à l'espérance et qui est devenue la prophétie de l'église. L'Apocalypse est avant tout une œuvre de circonstance, bien que ses leçons et ses espérances soient éternelles, et s'appliquent à toutes les époques troublées. On ne saurait donc trop louer M. Renan d'avoir consacré la plus grande part de son livre à l'étude des événements qui ont inspiré ce magnifique poème.

Nous avons vu les premiers symptômes de cet esprit nouveau qui s'introduisait dans la communauté chrétienne à la suite d'événements douloureux extraordinaires. Nous avons dit que les premiers avant-coureurs de ces événements n'avaient pas échappé aux apôtres, leur ton en est une preuve ; il nous reste à assister à la crise elle-même et à la suivre dans ces deux actes formidables.

III

Le premier acte se passe à Rome. Il se composera de l'incendie de Rome et du massacre des chrétiens. Le second acte sera la révolution de Judée. Néron est la figure qui inspire et domine toute cette explosion, et qui prendra par elle les proportions colossales d'un Antechrist. Nous n'avons pas toujours été de l'avis de M. Renan, lorsqu'il parlait des apôtres, nous ne pouvons que nous incliner devant la divination avec laquelle il a saisi le caractère de Néron. Jamais le monstre n'avait été si bien jugé et si parfaitement compris. On peut dire qu'il a trouvé son peintre et que le trait dont l'a marqué M. Renan, sans être précisément une flétrissure, concorde si bien avec